

I Les obsèques de Borduas à Paris

Jean-Paul Fillion

Volume 3, Number 2 (14), March–April 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fillion, J.-P. (1961). I : les obsèques de Borduas à Paris. *Liberté*, 3(2), 517–519.

Documents

I

LES OBSÈQUES DE BORDUAS À PARIS

Paul-Emile Borduas est mort à Paris le 21 février 1960 dans son atelier sis au numéro 19 de la rue Rousselet dans le VII^e arrondissement. Un dimanche, il avait peint, et, vers la fin de la journée, il se rendit chez sa concierge, se plaignant de malaise à l'estomac et d'un semblant d'engourdissement ou de paralysie à la main gauche. Il demanda qu'on appelle un médecin. Ce dernier vint, lui fit une piqûre, et lui recommanda de rester calme au lit, le rassurant en lui affirmant qu'il n'y avait rien de grave. Une fois seul, Borduas se mit au lit pour la nuit. Le lendemain matin, la concierge vint frapper à sa porte vers 7 heures afin de prendre de ses nouvelles et lui offrir un bol de café. Aucune réponse. Elle s'inquiète, frappe de nouveau. Rien. Elle s'énerve, tente d'employer le téléphone pour tâcher de se mieux faire entendre, revint à la porte : toujours pas de réponse. Elle prévient la Préfecture. Les gendarmes s'amènent et forcent l'entrée de l'atelier. Borduas est là... figé dans son lit.

J'étais à Paris depuis 6 mois et l'on m'avait dit de Borduas qu'il peignait, qu'il vivait seul, très seul, rien n'existant plus en dehors de ses oeuvres, en dehors de lui. Existence affûtée jusqu'à la fine présence de l'art, de son art.

La veille de son enterrement, on m'avait raconté des choses sur les hésitations scrupuleuses de l'Ambassade Canadienne à Paris à s'occuper de l'inhumation du peintre étant donné qu'il n'était pas pratiquant, (on se lave souvent les mains dans ces milieux-là); sur les tentatives des Pères de la Fraternité Sacerdotale pour s'immiscer dans l'affaire, insistant évidemment pour qu'il y eût obsèques religieuses, (vu, avaient-ils prétendu que le peintre était un de leurs bons amis), sur le généreux dévouement du Directeur de la Maison Canadienne à Paris qui avait fait maints appels téléphoniques à Montréal, s'entretenant avec la famille Borduas ainsi qu'avec le Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts pour tâcher de régler les questions ur-

gentes, etc. Toujours et-il qu'il fût décidé, — sans doute que l'on finit par comprendre que dans une telle situation, il n'y avait qu'à se soumettre et à respecter l'esprit, la mentalité, la personnalité, les convictions du peintre décédé, lequel aurait sûrement demandé qu'on ne lui fît jamais de cérémonie religieuse s'il avait pu le formuler avant de mourir, — qu'il y aurait simple inhumation, sans plus, et c'est finalement le Directeur de la Maison Canadienne qui prit soin de voir à tout : faire mettre le corps en bière, acheter un terrain au cimetière, diriger la nouvelle et maintenir les contacts avec le Canada, convoquer les Canadiens à Paris pour le cortège de l'enterrement qui avait lieu dans l'après-midi du 26 février. J'y suis allé.

J'arrive au 19 de la rue Rousselet à 2 heures p.m. L'atelier est au rez-de-chaussée. Après m'être frayé un chemin à travers les gens qui se trouvaient là, je débouche dans une pièce encombrée de toiles blanches fraîchement montées, de toiles peintes, d'un grabat, d'un bureau couvert de pape-rasse, d'une étagère garnie de rares livres, d'une table bondée de bouteilles d'encre et de tubes de peinture, d'un chevalet meublé d'un dernier tableau encore humide, et d'une très grande palette horizontale, — sorte de table à café bariolée de jus sombres, de tas de couleur, de tubes encore ouverts, et de spatules croûteuses. Le tout est éparpillé dans un beau désordre autour de l'impressionnant cercueil dominant le centre de la place. Mes yeux tournent, roulent et glanent quelques rapides impressions. Me voilà arrêté, mains dans les poches, muet devant la présence de la mort. La bière a été scellée la veille : je suis là, bien en face d'elle, et je la regarde. Elle est recouverte d'un linceul noir bordé de frange dorée et montée sur deux sombres chevalets de bois. Quelques modestes gerbes de fleurs ne portant ni carte, ni signature ont été déposées dessus et alentour, sans manière. Derrière la scène pendent trois longs rideaux de mousseline cachant les grandes fenêtres qui donnent sur la rue. Les gens — tous des Canadiens — sont graves, immobiles, gardent le silence. Aucun mot échangé, aucune prière, aucune larme.

Je me déplace sur la pointe des semelles et me mets à considérer quelques tableaux, visibles à ma droite, lesquels sont disposés en vrac le long d'un mur. Ils semblent représenter une seule et toute récente période, — probablement la dernière. Un coup d'oeil suffit à en déceler le contenu. Il s'agit de toiles de format moyen, peintes exactement comme ceci : fond blanc en pâte généreusement appliquée à la spatule, avec en premier plan un seul élément, un seul objet, une seule forme, — épaisse et toujours noire, — qui traverse le tableau en diagonale. La peinture, encore fraîche, que je vois agrippée au chevalet me paraît être la représentation pure et simple d'une véritable carte mortuaire. Je la décris : une seule masse noire et immense couvrant la surface presque totale de la toile, avec, dans le haut, un mince horizon de blanc dans lequel baigne un soupçon de vert limpide et où le peintre a piqué deux petites formes noires rectangulaires, créant ainsi une perspective fascinante vers l'espace. Que viennent faire ces deux blocs, ces deux masques, ces deux fantômes comme des bouts de linceul, et qui persistent à prendre toute la place dans un espace réduit de lumière inaccessible, le tout placé comme en exergue au sommet d'un haut mur de

charbon luisant ? Ce qui m'entraîne à voir dans cette oeuvre-limite l'illustration d'une sorte de désespoir vécu aux confins du cosmos. Ai-je tort d'imaginer cela ?

Le signal est donné. Les croque-morts s'avancent, enlèvent les fleurs, plient le linceul et sortent en portant avec nonchalance le cercueil à l'extérieur. Ils le déposent dans le corbillard. Hâtivement mais sans bruit, le cortège se forme et prend le chemin de Bagneux à travers le trafic excité de Paris. Une demi-heure plus tard : arrivée au cimetière de banlieue. Les voitures se rangent à la file, puis s'arrêtent derrière le corbillard. En une minute, nous nous trouvons tous debout, silencieux, massés en demi-cercle devant la bière qu'on allait sortir de voiture. Nous attendons environ dix minutes sans que rien ne se passe.

Il tombe alors quelques grains de pluie monotone. Derrière une haie d'arbustes, le cimetière m'apparaît boueux, pauvre, négligé. Aucune pierre, aucun monument sur les sépultures, les tombes étant toutes également surmontées d'une même croix modeste en fer noir, ce qui donne aux lieux un bien sombre caractère. Nous sommes tous visiblement agacés par une grue mécanique infernale qui, sur le terrain voisin, travaille à charger de terre un camion. Bruit acharné qui éclabousse au-delà du cimetière, et nous fait nous remuer de sourde impatience. Les croque-morts, bien vêtus, bien plantés, nous tournent le dos. Ils ont ouvert les portes du corbillard et attendent. Enfin, trois hommes venant à bicyclette surgissent d'une sorte de sentier et roulent jusqu'à nous : ce sont les fossoyeurs. Ils sont costauds, ils ont la salopette pleine de boue, le béret sur la tête et le mégot fumant au coin de la bouche. Chacun tenant autour de son bras une longueur de ficelle, ils ont l'air de vouloir se mettre à l'oeuvre. A ce moment précis, deux des croque-morts s'occupent de distribuer des fleurs à l'assistance, donnant à chacun une tige puisée à même une grosse gerbe. Quand tout le monde a eu sa fleur à la main, les gros types à salopette pleine de boue prennent leur "gueule de durs" et veulent sortir le cercueil du corbillard. Seulement à les observer, je les entends se dire entre eux : "Et alors, on l'emporte ou on l'emporte pas ?" Avec un sang-froid et une brutalité que je n'ose décrire, il s'emparent enfin de la bière, la portent cahin-caha, comme un mardrier, et vont jusqu'à la fosse lâcher ce poids qui les ennuie.

Lentement, nous engageâmes aussitôt notre marche et, à la file indienne, nous passâmes tous sur le mauvais trottoir de planches aménagé au pied de la tombe, chacun laissant tomber sa fleur sans rien dire.

En 1952, il était venu chez moi.

Jean-Paul FILION